**LA 3e COMPAGNIE SEULE A ORADOUR ?**

**Le témoignage d'Eugène Kennel**
**Quelques pistes de réflexions**

Une des questions non résolues dans la tragédie d'Oradour est de savoir si la 3e compagnie était la seule à opérer. Y avait-il d'autres soldats allemands ? La Milice et le SD étaient-ils présents ?

## D'autres compagnies du régiment « Der Führer » ?

Il semblerait que la 3e compagnie n'était pas la seule présente à Oradour-sur-Glane le 10 juin 1944, mais que ses hommes aient été les seuls à entrer dans le bourg. Ecoutons plutôt le témoignage d'**Eugène Kennel**. Né en 1926 à Haguenau, il a été incorporé de force dans la 1ère compagnie du régiment *Der Führer* de la 2e division blindée *Waffen-SS* « *Das Reich* » (*Feldpostnummer* 15807 B) en 1944. A Lamagistère (Tarn-et-Garonne), il obtient son permis poids-lourds et devient chauffeur d'un camion[1]. Il se souvient : « A Valence d'Agen, je suis parti en camion avec mon chef de compagnie **Scholtz** et cinq hommes. Notre mission était de coller, dans une dizaine de villages des environs, des affiches qui avertissaient la population des mesures de représailles qui seraient prises en cas d'attentat contre l'armée allemande : pour un soldat blessé 5 otages, un tué 10 otages, un gradé blessé 25 et un tué 50 otages. Nous les avons placardées sur des portes de garage et de hangar et tout s'est passé dans le calme.
Un jour, nous étions dans une ferme, non loin de Valence d'Agen. Nous avons reçu l'ordre de perquisitionner dans les granges, au moyen de perches en fer, pour découvrir si des caisses de munitions y étaient dissimulées dans le foin. Nous n'avons rien trouvé, mais, à un moment donné, mon camarade **Alphonse Ziegler** a constaté qu'il y avait du sang au bout de sa perche et il s'est empressé de l'essuyer. Evidemment, nous n'en avons rien dit aux Allemands.
Vers le 7/8 juin, nous sommes partis de Valence d'Agen en direction du front. Nous avons passé les gorges du Tarn. A mi-chemin, nous avons été attaqués par des maquisards depuis le haut d'une falaise. La 1ère compagnie était devant. Je conduisais le troisième camion. A son bord se trouvait mon camarade **Robert Réno**, de Haguenau, qui a été tué d'une balle dans la tête[2]. Comme à chaque fois, un accrochage de la troupe avec le Maquis provoquait une réaction violente de la part des Allemands. Au pied des rochers se trouvait un village dont j'ai oublié le nom. Les soldats l'ont fouillé de fond en comble. Je suis tombé sur un vieil homme barbu, une jeune femme et un enfant d'environ deux ans qui se cachaient, terrorisés dans une cave. La femme pleurait et je lui ai tendu mon mouchoir. Je leur ai ensuite fait signe de ne pas bouger et je suis ressorti, leur sauvant certainement la vie ».

---

[1] A ce stage à l'école de conduite à Lamagistère, **Eugène Kennel** se trouvait avec **Henri Burkhalter**, puis en Hongrie où ils se sont perdus de vue. Voir le témoignage de **H. Burkhalter** dans N. Mengus, A. Hugel, *Entre deux fronts. Les incorporés de force alsaciens dans la Waffen-SS*, t. 2, p.63-72.

[2] Parmi ses autres camarades alsaciens de la 1ère compagnie, **Eugène Kennel** se souvient de **François Zens**, qui a fait un stage de tireur d'élite à Prague-Rüssin, **Alphonse Ziegler**, de Haguenau, **Robert Haenel**, d'Oberhoffen-sur-Moder, **Joseph Weidemann**, de Beinheim, et **Marcel Blum**, de Neuhiesel ; ces trois derniers sont tous revenus de la guerre.

L'entrée Sud d'Oradour-sur-Glane par laquelle sont entrés les compagnies de la « *Das Reich* ». C'est aussi par cette entrée que le tramway, après avoir franchi le pont sur la Glane, traversait le bourg. La route qui part sur la gauche est le premier contournement des ruines permettant l'accès au nouveau bourg. (Photo N. Mengus, 2013)

**Eugène Kennel**, qui avait reçu des cigarettes anglaises envoyées par sa mère, est suspecté d'espionnage et comparait devant un tribunal militaire composé de six gradés. **Lammerding** et **Diekmann** jugeaient qu'il fallait le fusiller comme espion. Heureusement, son chef de compagnie **Scholtz** est intervenu en sa faveur, lui permettant de prouver la bonne foi de l'accusé et l'origine des cigarettes, concluant son plaidoyer par « *Wenn es nicht stimmt, können Sie ihn immer noch erschiessen* » (« si cela est faux, vous pourrez toujours l'exécuter »).

Le 9 juin au soir, la troupe rejoint son cantonnement à Saint-Junien, puis, le lendemain, ils arrivent en début d'après-midi à Oradour-sur-Glane.

**Eugène Kennel**. Photo d'identité qui se trouvait dans son *Soldbuch*. (Coll. E. Kennel)

**Eugène Kennel** poursuit : « Nous, les 1ère et 2e compagnies (chacune avait quatre camions), sommes entrés les premières dans le village par le sud, passant près d'une ferme ; la 3e compagnie est entrée dans le village après nous[3]. Tout était normal. Je roulais la fenêtre ouverte, nettoyant le pare-brise avec mon mouchoir à cause de la poussière que soulevait le *Schützenpanzerwagen* (ou SPW) qui nous précédait. Avant d'arriver à l'église, une jeune fille d'une quinzaine d'année portant des boucles à

[3] **Eugène Kennel** se souvient que la 4e compagnie était avec eux depuis Valence d'Agen, mais ne saurait dire si elle les avait suivi jusqu'à Oradour-sur-Glane. En tout cas, au procès de 1953, **Boos** confirme que des véhicules de la 4e étaient utilisés à Oradour par des hommes de la 3e, dont lui-même.

l'anglaise (*Schillerlocken*) a répondu par l'envoi d'un bisou (autant que je me souvienne) à mon « Bonjour mademoiselle » - j'en ferai ensuite part à **Eugène Walter**, un camarade de Haguenau (qui appartenait à la 3e compagnie)[4]. Arrivés à l'église, nous avons poursuivi notre chemin sur la gauche, toujours précédés d'un side-car et d'un SPW. Nous avons ensuite traversé le Champ de Foire, puis bifurqué vers le cimetière. Nous sommes passés à droite du cimetière et nous avons pris, par la droite, un chemin de terre (qui n'existe plus aujourd'hui, les voies ayant été goudronnées depuis) pour rejoindre une route. Là, nous avons tourné à droite. La route montait légèrement et, 100 mètres plus loin, nous (les 1ère et 2e compagnies) avons reçu l'ordre de nous arrêter sur la droite, dans un chemin de terre au-dessus du cimetière, à l'extérieur du village, près d'un fossé et d'un petit bois. Le side-car est resté avec nous et le SPW, dans lequel se trouvait notre chef, est retourné dans Oradour[5]. De cette petite hauteur, nous n'avions pas une vue précise sur le village malgré l'absence d'arbres de ce côté-ci ; nous ne pouvions voir que la pointe du clocher de l'église, que nous avions en vis-à-vis, et la voie du tramway qui passait non loin.

Trois femmes – elles devaient avoir dans les 25/30 ans – sont arrivées en bicyclette sur la droite et se dirigeaient vers le cimetière. Je suis descendu sur la route et me suis adressé à elles en français. Je leur ai demandé où elles voulaient aller. Elles m'ont répondu « Au cimetière » et je leur ai dit qu'il serait préférable d'y aller un autre jour. Elles m'ont regardé, puis, sans rien dire, ont fait demi-tour pour redescendre la côte. A ce moment-là, tout était calme, le village ne brûlait pas encore. C'est à partir de 16 heures, soit environ deux heures après notre arrivée, qu'on a vu sortir de la fumée noire sortir du clocher. En fait, nous ne savions pas ce qui se passait dans le village où seule la 3e compagnie était restée.
Nous étions alors toujours sur notre lieu de stationnement et nous avons été surpris lorsque nous avons entendu des détonations, des coups de fusil ou de mitraillettes venant de partout. Les hommes, qui étaient assis ou adossés sur le bord du fossé qui longeait la route, se sont tous levés au moment où les coups de feu ont éclatés. Et nous avons vu la fumée noire qui sortait des fenêtres de l'église. A ce moment-là, j'étais assis sur le capot de mon camion ; les chauffeurs avaient ordre de rester avec leurs véhicules.

Selon **Eugène Kennel**, c'est le long du « vieux chemin rural », qui relie le cimetière au sud-est et qui dessert notamment l'actuelle ferme des Termes (chemin à gauche de la route), que les 1ère et 2e compagnies ont stationné, juste avant la rupture de pente. C'est aussi dans ce secteur que la patrouille, composée d'un Russe, d'un Allemand et de **Paul Graff**, a fait feu sur trois civils qui se cachaient dans un pré. (Photo N. Mengus, 2013)

---

[4] **Eugène Walter**, né le 19.7.1926 à Haguenau, habitait rue des Cultivateurs. Il est mort le 29.6.1944 dans le Calvados, à l'âge de 17 ans, le jour où **Eugène Kennel** a été blessé à Tilly.
[5] Si l'on en croit **Marcel Nagel** (1ère compagnie, 2e section), dans sa déposition du 10.1.1945, la 1ère et la 3e sections sont entrées dans le village, alors que la 2e section est restée à l'extérieur pour empêcher les civils d'en sortir. Dans la 1ère compagnie se trouvaient aussi les Alsaciens **P. L.** et **Marcel Weber**.

Vers 17h-17h30, le tramway est passé, venant de l'entrée ouest du village, du côté de l'actuel Centre de la Mémoire ; nous nous trouvions à une centaine de mètres de là. Je l'ai vu arriver. Depuis le capot du camion sur lequel j'étais assis, je voyais le toit et environ un tiers des fenêtres. Sur le passage sur la route, la barrière n'était pas fermée, mais le tram a sonné en passant et c'est là que j'ai vu qu'il y avait des passagers (je ne les ai pas vu en descendre) ; le tram, composé de deux wagons, est ensuite reparti en traversant la route où nous étions. Vers 19h, nous – les 1ère et 2e compagnies – sommes partis dans la direction de Peyrilhac-Limoges pour un village dont j'ignore le nom ; à ce moment-là, autant que je m'en souvienne, le village ne brûlait pas encore et seule l'église était en feu.

Nous avons cantonné dans un grand bâtiment, ressemblant à une caserne, clôturé par un grillage ; les camions étaient restés à l'extérieur, dans un bois. Ce soir-là, dans ce petit bois, j'ai revu **Eugène Walter**, qui n'est pas revenu de la guerre. Il y avait aussi **Alphonse Ziegler** (du 2e groupe de la 1ère compagnie) et l'*Obersturmführer* **Scholtz**, commandant de notre 1ère compagnie ; ce dernier est venu me demander des cigarettes, que je lui ai données bien volontiers : ne m'avait-il pas sauvé la vie ? Lorsque je l'ai questionné sur ce qui s'était passé à Oradour, il n'a rien dit et il est reparti. En outre, je suis sûr qu'**Eugène Walter** a dit que seule la 3e compagnie était dans Oradour, ajoutant que c'était affreux de voir ça et qu'il avait peur de rentrer à la maison ; il était issu d'une famille très catholique et ses trois frères étaient prêtres. Il avait été mitrailleur et avait dû participer à un peloton d'exécution. Il a raconté qu'on lui avait donné l'ordre de se préparer à tirer et qu'il avait tiré en fermant les yeux. Il était bouleversé et parlait de se suicider[6].

**Eugène Walter**, incorporé de force, était mitrailleur à Oradour-sur-Glane. Traumatisé, il envisageait de se supprimer. (*Recueil photographique* de l'ADEIF du Bas-Rhin, 1948)

Deux ou trois jours plus tard, une rumeur circulait dans nos rangs : il se disait que les Allemands avaient trouvé, en rentrant dans le village, sous un tas de fagots, les vêtements de trois officiers enlevés à Oradour-sur-Glane depuis trois semaines. Le chauffeur était revenu seul au régiment, mais personne ne voulait avouer la vérité. Dans le livre de **Jean-Laurent Vonau** sur le procès de Bordeaux, il est dit qu'il n'y avait pas de maquis à Oradour-sur-Glane, mais que, dès le départ des Allemands, les maquisards avaient trouvé le village ravagé. Ce n'est pas cohérent… Je me pose la question : pourquoi les maquisards ne sont-ils pas intervenus au moment de la tuerie ?

---

[6] C'est ce que fera **Emile Oster**, un autre incorporé de force de la 3e compagnie: il se suicide en Normandie à la fin du mois de juin 1944**.**

Par manque de courage ? (…) Je voulais assister au procès de 1953 pour témoigner, leur dire ce que j'avais vécu. Mais ce j'avais à dire, on ne voulait pas l'entendre ! J'étais dans la *Waffen-SS*, mais pas dans la 3e compagnie »[7].

On peut ainsi comprendre que **Daul** déclare que le lieutenant **Schwarz** était présent à Oradour. Quand on lui a fait remarquer que celui-ci commandait la 2e compagnie, il a déclaré qu'il devait avoir fait une erreur. Or, comme il le précise lui-même, **Daul** le connaissait de vue puisque **Schwarz** participait quelques fois à l'instruction de la 3e compagnie (PV du 21.8.1946). Il serait donc admissible qu'il ne s'agisse pas d'une erreur de la part de **Daul**.[8]

Un rapport de la brigade de Gendarmerie de Saint-Junien (Haute-Vienne), du 1.10.1944, révèle les identités de sept *Waffen-SS* d'origine alsacienne qui ont été « reconnus lors de leur passage à Saint-Junien :

- **Battmann René**, 17 ans, dont les parents habitent à Masevaux (Haut-Rhin).
- **Bollin René**, 17 ans, dont les parents habitent à Neuf-Brisach (Haut-Rhin)
- **Fréchard Marcel**, 17 ans, dont les parents habitent à Neuf-Brisach (Haut-Rhin). Son père serait douanier français.
- **Schindler**, 17 ans, dont les parents habitent à Neuf-Brisach, rue de la Marne.
- **Diebold Paul**, 17 ans, dont la mère, veuve, habite Colmar (Haut-Rhin). Aurait déserté lors de son passage à Saint-Junien pour prendre le maquis dans la région. Pourrait être utilement recherché parmi les FFI stationnés dans le département.
- **W**……., motocycliste, 19 ans, dont le père tient le café ou le restaurant de l'Esplanade à Metz. Aurait fait l'agent de liaison entre les troupes opérant à Oradour et celles en stationnement à Saint-Junien.
- **Recht Edouard**, né le 8 juin 1911 à Schiltigheim (Bas-Rhin), réfugié à Rochechouart, a quitté cette localité le 8 juin 1940 pour aller à Montlieu (Charente).[9]

  Ces militaires n'auraient pas participé au massacre d'Oradour. Ils appartiennent aux
  1ère et 2e compagnies qui suivent la 3e pour procéder au déblaiement des cadavres » (Archives ADEIF 67).

La suite des enquêtes montre qu'ils n'y ont effectivement pris aucune part.

Après lecture de ce rapport de la Gendarmerie de Saint-Junien, une question se pose : comment ce rapport peut-il contenir les noms de ces *Waffen-SS* alsaciens ? Voici l'explication : Le 11 ou 12 juin 1944, quelques *Waffen-SS* alsaciens attendaient devant une boulangerie de Saint-Junien où ils avaient stationné. **Marcel Fréchard**, né en 1926 à Neuf-Brisach (Haut-Rhin), où son père était effectivement douanier, aperçoit dans le magasin une personne qu'il semble reconnaître. Ils ont attendu un certain temps, car le

---

[7] Témoignage recueilli par Nicolas Mengus. Je remercie M. **Eugène Kennel** de m'avoir confié, en 2013, son témoignage encore inédit.
[8] L'*Oscha*. **Karl Lenz** déclare, le 3.8.1947, qu'il n'a pas vu le lieutenant **Schwarz** à Oradour, mais qu'il y avait « des hommes étrangers à notre compagnie, mais appartenant au régiment ».
[9] Ces personnes ne sont pas connues d'**Eugène Kennel**.

personnage, méfiant, tardait à sortir. Enfin sorti, **Marcel Fréchard** lui demande : « vous n'êtes pas **Léon Bouleau** qui étiez gendarme à Neuf-Brisach avant la guerre ? ». Ce qu'il a confirmé ! C'est ainsi qu'au cours d'une courte conversation, **Léon Bouleau** a appris des détails concernant certains de ces incorporés de force dans les *Waffen-SS*, qu'il a relaté plus tard à la gendarmerie de Saint-Junien.
L'exactitude de ce récit (raconté par **Marcel Fréchard**) a été confirmé à **André Hugel** en mars 2014 par **Fernand** (et non René) **Bollin** à Colmar ; **Robert**, le fils de **Léon Bouleau** (né à Guebwiller, Haut-Rhin, en 1890), lui a confirmé sa présence et celle de sa famille à Saint-Junien en 1944[10].

### *Quid* de la Milice et du SD ?

La présence d'hommes du SD semble être une constante lors d'actions menées contre des civils. **Alfred Billmann**, qui était dans la 9e compagnie du régiment « *Der Führer* » relate : « Il faut savoir que les recherches étaient commanditées par la Gestapo (en fait le SD, *Sicherheitsdienst*). Lorsqu'ils venaient nous chercher à la caserne pour partir en mission, les gars du SD étaient en civil. Puis, un quart d'heure après, ils avaient revêtu leurs uniformes (qui étaient plus verts que les nôtres ; c'est à ça qu'on les reconnaissait). Les quatre ou cinq fois où j'ai participé à la chasse aux maquisards, c'était toujours sous leur direction et nos officiers obéissaient à leurs ordres ». **Pierre Koenig**, enrôlé de force dans la 2e compagnie du régiment « *Der Führer* », le confirme : « Les manœuvres dans le Massif Central – nous campions alors sous tente – prirent une autre tournure lorsque apparurent à la compagnie des Français, coiffés de bérets et habillés de blousons en cuir. Ces individus n'avaient nul besoin d'interprètes (en effet, quand ces gars-là étaient présents, on ne faisait plus appel à moi pour la traduction). C'est à leur suite que la Compagnie se mettait en route et appliquait toujours avec la même tactique : encerclements de villages, fouilles de maisons, de hangars, etc. (…) Ils désignaient les endroits à investir. Mais nous n'avions aucun contact avec ces gars-là qui, d'ailleurs, n'avaient pas besoin d'interprètes. En fait, les interventions contre les maquisards n'étaient pas programmées, sauf lorsque nous étions conduits par des civils français. Ils semblaient bien connaître nos chefs. En tout cas, ils rigolaient ensemble. Lorsque nous avions ordre d'investir un village, celui-ci était déjà encerclé » (*Entre deux fronts*, 2, p.38, 161-162 et www.malgre-nous.eu).

Si l'on en croit **Eugène Patry**, interprète du SD à Limoges, il n'y avait, à sa connaissance aucun élément du SD ou de la Milice à Oradour le 10 juin 1944 : après la réunion du matin à Saint-Junien, le lieutenant du SD **Joachim Kleist**, **Patry** et quatre miliciens se seraient rendus en mission, accompagné d'un détachement SS, à Saillat-Chassenon (déposition du 11.12.1944).
Dans un rapport du 22.7.1946, on s'interroge sur la participation de détachements de la *Wehrmacht* venus de Limoges et on déplore l'exécution trop hâtive de **Patry** et de **Hubsch** qui ne peuvent plus témoigner. Reste **René Ohl** qui prétend qu'un officier supérieur était présent à l'Hôtel Central le 10.6.1944 et que, lorsque ce dernier a appris que des représailles étaient en cours à Oradour, il a aussitôt envoyé le lieutenant **Wickers**, l'interprète **Patry** et un chauffeur pour y recueillir des informations, ce qui tendrait à montrer que l'autorité supérieur allemande à Limoges n'était pas au courant. Mais ce récit est contredit par les dépositions de **Patry** et **Camille Davoine** dit Décors. Il

[10] Il y avait cinq Alsaciens originaires de Neuf-Brisach dans la 2e compagnie. Deux sont encore de ce monde.

est également vrai que les survivants n'ont pas noté la présence de miliciens, ce qui n'exclue pas la présence d'éléments du SD qui « auraient fort bien pu passer inaperçus parmi les autres militaires ». Mme **Riffaud**, restauratrice à Nieul, notera que, le 10 juin au soir, se trouvaient avec les *Waffen-SS* quatre miliciens, dont un nommé **Tixier** qui prétendra avoir été en mission à Saillat-Chassenon ce jour-là, ce qui rejoint les récits de **Patry** et **Davoine** ; les quatre miliciens participent à l'opération menée contre le château de Morcheval.

D'après **Albert Daul** (1ère section, 2e groupe) et **Jean-Pierre Elsaesser** (1ère section, 2e groupe) il n'y avait « ni police, ni SD, ni Milice ou autres » avec eux à Oradour. **Joseph Busch** (2e section, 3e groupe) ignore s'il y avait des Miliciens ou des gens du SD : il n'en a pas vu, pas plus que des officiers étrangers à la compagnie. A une question, il ajoute n'avoir pas entendu parler de la 18e *Panzerdivision*, ni de la division « *Horst Wessel* ».

En guise de conclusion, soulignons simplement que les données présentées ici devront être complétées par la consultation d'ouvrages et d'archives complémentaires et ne sauraient être considérées comme une présentation de résultats définitifs.

Nicolas Mengus, André Hugel et Alphonse Troestler